

à la rencontre d'un poète...

# René Char

Né le 14 juin 1907 à L'Isle-sur-Sorgue, mort le 19 février 1988.

«Un poète doit laisser des traces et non des preuves.  
Seules les traces font rêver.»

Pour commémorer le 100ème anniversaire de sa naissance, la Bibliothèque Nationale de France a proposé une superbe exposition retraçant son itinéraire de poète et d'homme engagé. Il fut le premier auteur dont l'œuvre a été publiée de son vivant en un volume de la Pléiade, en 1983. Mais en décembre 1988 paraît encore aux éditions Gallimard «*Eloge d'une soupçonnée*».

## L'homme

C'est un colosse, un homme des bois, les pieds enfoncés dans la terre, le visage levé haut pour sentir poindre le vent. Il est proche de la nature, des éléments, des bêtes, des plantes, de la pluie et du vent. Sa parole cogne comme un courant d'air, mais quand on l'entend dire ses poèmes l'accent rocailleux de sa voix prend des douceurs. Il connaît la colère. Sa vie, il tient à la garder secrète. C'est «*Fureur et Mystère*», comme le titre d'un de ses recueils.

En 1929 il prend le chemin du surréalisme, mais le quitte en 1934. En 1939, soldat, il séjourne près d'un an en Alsace au Moulin du Donnenbach, à Frohmuhl, près de La Petite Pierre. En 1940 il s'engage dans la Résistance et dirige un réseau en Haute-Provence sous le nom de guerre de capitaine Alexandre. Du journal qu'il tient durant ces années naîtront les «*Feuillets d'Hypnos*».

«Après 1946, ma vie ne concerne que moi, quelques êtres qui me sont chers et mon travail», dira-t-il.

Il protège la solitude de son cabinet de travail où s'entassent dessins et manuscrits. On ne lui connaît pas de vie mondaine. Mais c'est un homme d'amours et d'amitiés. On ne compte pas ses amis, parmi lesquels Braque, V. Brauner, Giacometti, W. Lam, Miro, Picasso, M. Ernst, V. du Silva, N. de Staël... Ce sont ses «*alliés substantiels*». Le terme résume ce qui est plus qu'une collaboration ou une amitié, une véritable alliance de travail. En attestent les nombreuses illustrations que ceux-ci firent de ses poèmes. Il appelait d'ailleurs celles-ci des «*illuminations*».

Il parle peu, ne fait pas de confidences. «*Les larmes méprisent leur confident*», écrit-il.

## Sa poésie

Char ne l'exerce pas simplement comme un art. Pour lui l'écriture est indissociable de l'existence même, la sienne, celle des autres, plantes ou pierres, soleil ou nuit, abeille ou martinet... Elle n'a rien d'une bluette... et Char a la réputation d'un poète difficile, ce qu'il ne recevrait certainement pas comme un reproche.

«*Salut chasseur au carnier plat !  
A toi d'établir les rapports*», écrit-il.

Veut-il hisser le lecteur au niveau du poète ? Sa poésie serait-elle une quête à laquelle est convié le lecteur ? : «*Ce qui vient au monde pour ne rien troubler, dit-il, ne mérite ni égard ni patience.*» Et de la patience il en faut pour lire Char, car ni facilités ni séduction nous tiennent la main. Mais pour qui sait être patient la récompense est un plaisir, mélange de rigueur et de rêverie. On peut le déchiffrer lentement, petit à petit, comme à boire du nectar, et on se prend à espérer que demain peut-être un poème qui aujourd'hui nous est obscur sera traversé par un éclair. Au lecteur de prendre la responsabilité de chercher, de tenter, d'oser s'aventurer dans des explications. Exaltant... Difficile... Ce peut être l'affaire d'une vie...

On a beaucoup écrit sur Char. Et sans doute n'a-t-il pas fini de faire couler de l'encre. Mais pour autant devient-il plus transparent ?

Anne-Marie MISLIN  
août 2007

«*Si l'homme parfois ne fermait pas les yeux, il finirait  
par ne plus voir ce qui vaut d'être regardé.*»

R. Char, aphorismes

.../...

à la rencontre d'un poète... René Char

Les aphorismes de R. Char

Pour Char il existe un lien entre cette forme brève d'écriture et la poésie. Aussi les appelle-t-il «vers aphoriques» dans lesquels poésie et réflexion dialoguent. Je voudrais à ce sujet citer Serge Velay (in «René Char qui êtes-vous?»)

«Fondée sur le stable et l'instable, la parole poétique de Char se traduit donc par une ambivalence au niveau du lecteur : la lecture est l'expérience d'une parole à la fois contraignante et ouvrante. Ce que J. Starobinski remarque jusque dans l'aphorisme : "Dans leur écriture si forte et si impérieuse, les aphorismes semblent au premier abord se refermer sur une définition, circonscrire une vérité, enclore un précepte. Mais prêtons-leur toute notre attention : nous verrons peu à peu la réponse se faire interrogative ; l'absence, le futur, le lointain prendre place au coeur de cette forme apparemment close et faire craquer la coque ; la définition mise au service de l'indéfinissable, et le précepte n'enjoindre que pour affranchir. Ayant choisi, entre tous les modes d'expression, celui qui suppose la plus grande contrainte, Char en fait la clef d'une libération.»

Les aphorismes suivants concernent la poésie. Y trouverons-nous des clefs pour entrer dans Char ?

A.-M. M.

Terre mouvante, horrible, exquise et condition humaine hétérogène se saisissent et se qualifient mutuellement. La poésie se tire de la somme exaltée de leur moire.

Au seuil de la pesanteur, le poète comme l'araignée construit sa route dans le ciel. En partie caché à lui-même, il apparaît aux autres, dans les rayons de sa ruse inouïe, mortellement visible.

Donnerbach Muhle

Hiver 1939

Novembre de brumes, entends sous le bois la cloche du dernier sentier franchir le soir et disparaître, le voeu lointain du vent séparer le retour dans les fers de l'absence qui passe.

Saison d'animaux pacifiques, de filles sans méchanceté, vous détenez des pouvoirs que mon pouvoir contredit ; vous avez les yeux de mon nom, ce nom qu'on me demande d'oublier.

Glas d'un monde trop aimé, j'entends les monstres qui piétinent sur une terre sans sourire. Ma soeur vermeille est en sueur. Ma soeur furieuse appelle aux armes.

La lune du lac prend le pied sur la plage où le doux feu végétal de l'été descend à la vague qui l'entraîne vers un lit de profondes cendres.

Tracée par le canon,  
— vivre, limite immense —  
la maison dans la forêt s'est allumée :  
Tonnerre, ruisseau, moulin.

(«Fureur et mystère»)

Les parages d'Alsace

Je t'ai montré La Petite-Pierre, la dot de sa forêt,  
le ciel qui naît aux branches,  
L'ampleur de ses oiseaux chasseurs d'autres oiseaux,  
Le pollen deux fois vivant sous la flambée des fleurs,  
Une tour qu'on hisse au loin comme la toile du corsaire,  
Le lac redevenu le berceau du moulin, le sommeil d'un enfant.

Là où m'oppressa ma ceinture de neige,  
Sous l'auvent d'un rocher moucheté de corbeaux,  
J'ai laissé le besoin d'hiver.  
Nous nous aimons aujourd'hui sans au-delà et sans lignée,  
Ardents ou effacés, différents mais ensemble,  
Nous détournant des étoiles dont la nature est de  
voler sans parvenir.

Le navire fait route vers la haute mer végétale.  
Tous feux éteints il nous prend à son bord.  
Nous étions levés dès avant l'aube dans sa mémoire.  
Il abrita nos enfances, lesta notre âge d'or,  
L'appelé, l'hôte itinérant, tant que nous croyons à sa vérité.

(«Le nu perdu»)

Chaume des Vosges

Beauté, ma toute-droite, par des routes si ladres,  
A l'étape des lampes et du courage clos,  
Que je me glace et que tu sois ma femme de décembre.  
Ma vie future, c'est ton visage quand tu dors.

(1939)

à la rencontre d'un poète... René Char
--

**Front de la rose**

Malgré la fenêtre ouverte dans la chambre au long congé, l'arôme de la rose reste lié au souffle qui fut là. Nous sommes une fois encore sans expérience antérieure, nouveaux venus, épris. La rose ! Le champ de ses allées éventerait même la hardiesse de la mort. Nulle grille qui s'oppose. Le désir resurgit, mal de nos fronts évaporés.

Celui qui marche sur la terre des pluies n'a rien à redouter de l'épine, dans les lieux finis ou hostiles. Mais s'il s'arrête et se recueille, malheur à lui ! Blessé au vif, il vole en cendres, archer repris par la beauté.

(«Parole en archipel»)

**Sur la paume de Dabo**

Va mon baiser, quitte le frêle gîte,  
Ton amour est trouvé, un bouleau te le tend.  
La résine d'été et la neige d'hiver  
Ont pris garde.

(été 1953)

**Floraison successive**

La chaude écriture du lierre  
Séparant le cours des chemins  
Observait une marge claire  
Où l'ivraie jetait ses dessins.

Nous précédions, bonne poussière,  
D'un pied neuf ou d'un pas chagrin.

L'heure venue pour la fleur de s'épanche,  
La juste ligne s'est brisée.  
L'ombre, d'un mur, ne sut descendre ;  
Ne donnant pas, la main dut prendre ;  
Dépouillée, la terre plia.

La mort où s'engouffre le Temps  
Et la vie forte des murailles,  
Seul le rossignol les entend  
Sur les lignes d'un chant qui dure  
Toute la nuit si je prends garde.

(«Le nu perdu»)

L'homme et la femme rapprochés par le ressort de l'amour me font songer à la figure de la coque du navire lié par son amarre à la fascination du quai. Ce murmure, cette pesanteur flexible, ces morsures répétées, la proximité de l'abîme, et par dessus tout, cette sûreté temporaire, trait d'union entre fureur et accalmie, A une sérénité crispée.

(«Recherche de la base et du sommet»)

**Dis...**

Dis ce que le feu hésite à dire  
Soleil de l'air, clarté qui ose,  
Et meurs de l'avoir dit pour tous

(«Fureur et mystère»)

**Les aphorismes de R. Char**

A chaque effondrement des preuves le poète répond par une salve d'avenir.

La seule liberté, le seul état de liberté que j'ai éprouvé sans réserve, c'est dans la poésie que je l'ai atteint, dans les larmes et dans l'éclat de quelques êtres venus à moi de trois lointains, celui de l'amour me multipliant.

Le poète doit tenir la balance égale entre le monde physique de la veille et l'aisance redoutable du sommeil, les lignes de la connaissances dans lesquelles il couche le corps subtil du poème, allant indistinctement de l'un à l'autre de ses états différents de la vie.

Magicien de l'insécurité, le poète n'a que des satisfactions adoptives. Cendre toujours inachevée.

Il convient que la poésie soit inséparable du prévisible, mais non encore formulé.

Faire un poème, c'est prendre possession d'un au-delà nuptial qui se trouve bien dans cette vie, très attaché à elle, et cependant à proximité des urnes de la mort.

Ne pas oublier que nous sommes de parti pris quand nous disons, quand nous ne disons pas...

Je suis le poète, meneur de puits tari que tes lointains, ô mon amour, approvisionnent.

La seule signature en bas de la vie blanche, c'est la poésie qui le dessine. Et toujours entre notre coeur éclaté et la cascade apparue.

.../...

à la rencontre d'un poète... René Char

A \*\*\*

Tu es mon amour depuis tant d'années,  
Mon vertige devant tant d'attente,  
Que rien ne peut vieillir, froidir ;  
Même ce qui attendait notre mort,  
Ou lentement sut nous combattre,  
Même ce qui nous est étranger,  
Et mes éclipses et mes retours.

Fermée comme un volet de buis,  
Une extrême chance compacte  
Est notre chaîne de montagnes,  
Notre comprimante splendeur.

Je dis chance, ô ma martelée ;  
Chacun de nous peut recevoir  
La part de mystère de l'autre  
Sans en répandre le secret ;  
Et la douleur qui vient d'ailleurs  
Trouve enfin sa séparation  
Dans la chair de notre unité,  
Trouve enfin sa route solaire  
Au centre de notre nuée  
Qu'elle déchire et recommence.

Je dis chance comme je le sens.  
Tu as élevé le sommet  
Que devra franchir mon attente  
Quand demain disparaîtra.

(1948-1950)

Jouvence des Névens (\*)

Dans l'enceinte du parc,  
le grillon ne se tait que pour  
s'établir davantage.

Dans le parc des Névens  
Ceinturé de prairies,  
Un ruisseau sans talus,  
Un enfant sans ami  
Nuencent leur tristesse  
Et vivent mieux ainsi.

Dans le parc des Névens  
Un rebelle s'est joint  
Au ruisseau, à l'enfant,  
A leur mirage enfin.

Dans le parc des Névens  
Mortel sera l'été  
Sans la voix du grillon  
Qui, par instant, se tait.  
(«Les Matinaux»)

(\*) Maison de son enfance, nom  
d'un ruisseau disparu

J'aime l'homme incertain de ses  
fins comme l'est, en avril, l'arbre  
fruitier.

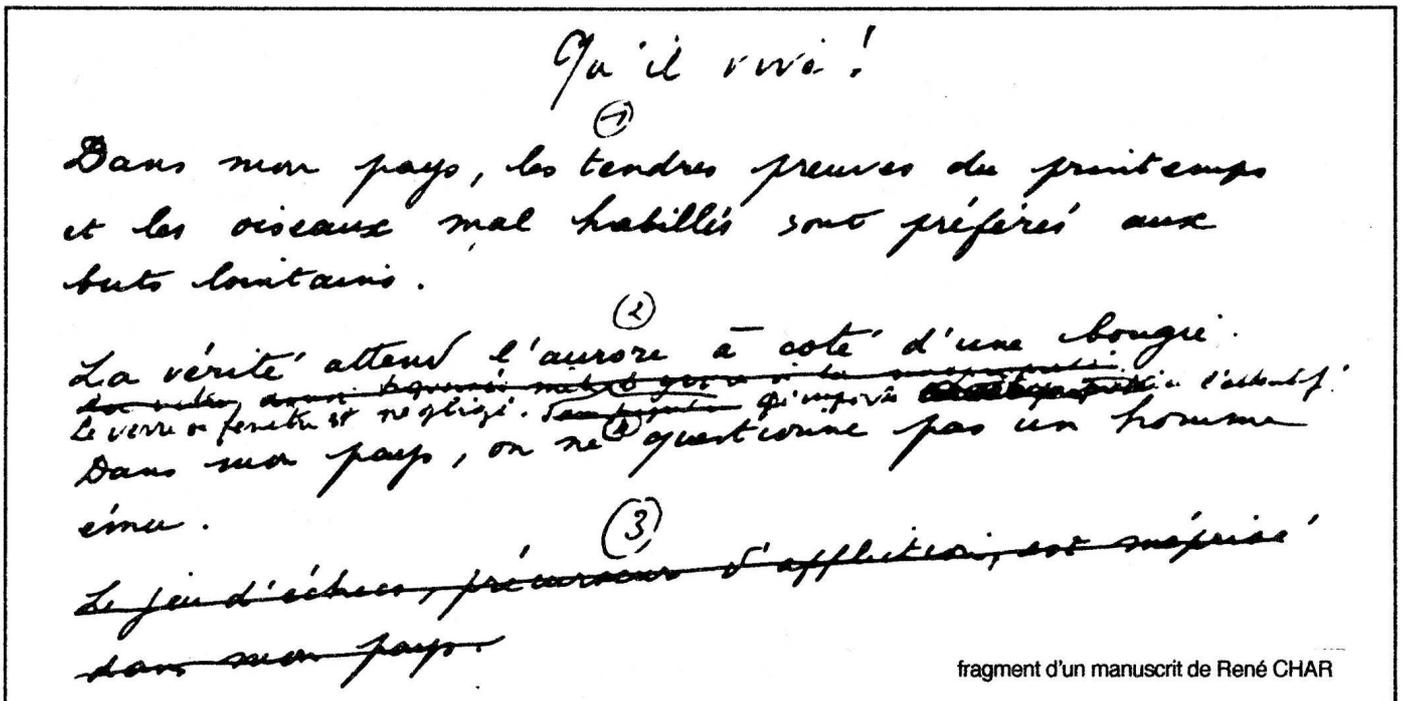
Sois consolé. En mourant, tu rends  
tout ce qui t'a été prêté, ton amour,  
tes amis. Jusqu'à ce froid vivant tant  
de fois recueilli.

Au plus fort de l'orage, il y a tou-  
jours un oiseau pour nous rassurer.  
C'est l'oiseau inconnu. Il chante  
avant de s'envoler.  
(«Les matinaux»)

La faveur des étoiles est de nous in-  
viter à parler, de nous montrer que  
nous ne sommes pas seuls, que l'au-  
rore a un toit et mon feu tes deux  
mains. («La parole en archipel»)

Parfois j'imagine qu'il serait bon de  
se noyer à la surface d'un étang où  
nulle barque ne s'aventurerait.  
Ensuite, ressusciter dans le courant  
d'un vrai torrent où tes couleurs  
bouillonneraient.  
(«Lettera amorosa»)

Remercie celui qui ne prend pas  
souci de ton remords.  
Tu es son égal.  
(«Le poème pulvérisé»)



fragment d'un manuscrit de René CHAR